

LE LEGS DE L'ARAIGNÉE

T travaillez, prolétaires, pour agrandir la fortune sociale et vos misères individuelles, travaillez, travaillez, pour que, devenant plus pauvres, vous ayez plus de raisons de travailler et d'être misérables.

Paul Lafargue *Le droit à la Paresse* -1880.

Au Boston, l'unique café de la cité au pied des barres de Belfort, le patron achevait de tirer un drap plein de plis sur le mur, juste en face du rétro-projecteur. Les jeunes rassemblés en petite troupe l'encourageaient de la voix.

— C'est nul, ton business, Ahmed, c'est plein de plis. Le match, on va le voir en gondole. Pourquoi t'as pas un vrai écran, ou une télé en seize neuvième comme à EuraLille ?

— Qu'est ce ça peut de faire, à toi, les plis, répondait un autre. Avec ce que tu prends, c'est tous les jours que tu la vois en gondole, la vie ! Allumé comme t'es, tu ferais pas la différence entre Zidane et Bambi !

— Enculé de ta race, je nique ta gueule, à toi. Tu fais une prise de sang, tu peux la revendre en doses, direct place Vanhoenaker.

Ahmed découpa un morceau de scotch avec les dents et tira sur le drap pour effacer le pli coupable. Son café ouvrait d'un côté sur le boulevard et le ruban de béton aérien du métro, côté monde, et de l'autre sur les barres et la dalle où les jeunes sortaient les chaises quand le temps était clément, côté cité. Un pied dedans, un pied dehors, le Boston ressemblait à ces passages magiques d'un monde à un autre monde qu'on découvre dans les contes pour les mômes et les séries télévisées. *Au-delà du réel, la Quatrième Dimension, Twiling Zone*. Il connaissait tous ses clients, les petits frères et les grands, et laissait causer. Il s'était habitué à ces conversations qui viraient à l'invective dès les premiers mots. On en venait rarement aux mains. Généralement, l'un ou l'autre abandonnait la place au plus drôle, au plus malin ou au plus cruel, avouant sa défaite dans un grommelot plein de projets de vengeance et de malédictions définitives et réintégrait le groupe dès que l'affront était digéré.

— C'est bon comme ça, demanda Ahmed ?

Le petit groupe approuva et prit place au bar et sur les chaises pour s'envoyer une dose de pub avant le coup d'envoi. Sur le drap blanc, les bagnoles étaient plus spacieuses, les filles plus blondes et la vie inaccessible à portée de la main. Les plus petits ouvraient des yeux ronds comme au cinéma, les gamins jouaient les blasés et les plus grands causaient affaire à voix basse en attendant les choses sérieuses.

Assis dans un coin, un peu à l'écart, Rachid se taisait. Il n'était pas bien Rachid depuis quelques jours. Personne ne savait exactement pourquoi, et lui non plus. C'était comme une boule dans sa gorge, un truc qu'il ne parvenait pas à digérer, un machin qui l'étouffait dans la poitrine. Il en avait parlé à Slim, un caïd qui avait voulu être rassurant.

— T'as la rage, c'est normal, à cause de ton grand frère, avait dit Slim. Et puis c'est que tu grandis. T'as quel âge maintenant.

— Quinze, avait répondu Rachid. Quatorze et demi...

— Si tu veux, avait souri docteur Slim, je peux te trouver quelque chose. Une bonne médecine.

Rachid n'était pas certain d'être rassuré. Il doutait de la médecine de Slim.

Au coup de sifflet d'envoi, toutes les têtes se tournèrent ensemble vers l'écran, toute la rage aussi, tous les mots poignards, les mots coup de poing qu'on se balançait deux minutes avant sur la dalle. On était tous frères, maintenant, puisqu'on avait ensemble, pendant une heure et demie, le même adversaire à écraser. A deux pas du Boston, grillagés dans leur commissariat, les keufs regardaient dans la même direction. Ils applaudissaient et sifflaient à l'unisson des jeunes de la cité.

Au premier carton jaune, on promet à l'arbitre plus de morts et de supplices que le Coran et la Bible réunis n'en ont inventés pour les infidèles et les impies. Au premier but, l'enthousiasme fut tel que tout le monde se leva dans une grande clameur. On hurla de joie, on s'embrassa, on se bourra les côtes et des épaules de coups de poings, on dansa tant et si bien sur les chaises et les tables que la savante installation d'Ahmed n'y résista

pas. Le rétroprojecteur valsa le premier, entraînant dans sa chute le poste de télé. Plus de son, plus d'image.

— C'est pas vrai ! Vous êtes vraiment graves, les gars, se lamenta le patron les bras au ciel. Elle était toute neuve, ma télé !

La petite bande décréta alors que le match, tout compte fait, était nul; que toute cette histoire de Mondial, à bien y réfléchir, c'était encore une arnaque pour tenir les banlieues accrochées aux écrans de la télé et que, de toute manière, avec la tune qu'Ahmed se faisait sur leur dos - trois francs le verre de thé !- il aurait vite fait de se payer un nouveau poste pour la finale. Un petit fit rigoler tout le monde en proposant d'aller voir la suite chez les keufs et l'on se retrouva sur la dalle.

Seul, Rachid quitta le Boston côté boulevard. Il savait que l'après-midi vide finirait avec la médecine de Slim. Il savait aussi que cette médecine ne pouvait rien contre la boule dans sa gorge et au creux de son estomac. Il devait bien exister un endroit dans le monde où l'on pouvait s'en débarrasser de cette saleté de boule!

Il marcha un bon moment le long du boulevard avant d'entrer dans Moulins. Sur les plans, c'est toujours Lille, de Belfort à Moulins, pourtant on quitte Belfort pour Moulins et Moulins pour Lille. Les frontières qu'on s'invente dans la tête sont plus hermétiques que celles que les géomètres tracent sur des bouts de papier.

Le bruit des voitures, l'anonymat de leurs carcasses de métal toutes semblables le rassurait. C'est des gens que Rachid avait un peu peur, des gens et du silence où parler

peut être doux. On ne grandit impunément entre périphérique et boulevard, cent quarante mille voitures par jour...

Il se décida enfin à franchir le fleuve à la hauteur de la rue de Douai et s'engagea dans le quartier des filatures. Il tourna en rond un bon moment, un coup à droite, un coup à gauche, se laissant guider par le hasard. Sans être désert, - tout le monde n'était donc pas enchaîné à son poste de télévision, - le quartier était bien calme.

Du côté de la rue Dupetit Thouars, il pénétra sous un porche jusqu'à la cour d'une immense bâtisse à moitié à l'abandon. Un grand Footix en carton-pâte squattait une niche où devait se tenir autrefois un Jésus ou une Sainte-Vierge. Ça devait être vieux comme la misère, une baraque pareille. Quelques bâtiments étaient occupés par un entrepôt de meubles. Un escalier branlant montait à droite au fond d'un garage. Il y avait peut-être là-haut un petit business à faire. Rachid grimpa. En fait de business, c'était un bon ménage qu'il y avait à faire. Cinq centimètres de fiente de pigeons couvraient le sol mais l'endroit était beau et étrange. Il donnait envie d'apprendre la vie des gens d'avant. Les pierres et les maisons sont parfois comme les livres qui excitent la curiosité. Le jeune homme pensa que les pigeons étaient plus veinards que ceux de Belfort. Il se serait bien vu vivre ici plutôt que dans son bloc au nom de général. Et la boule de sa gorge lui tira une larme qu'il cracha sur le sol. On n'est pas des gonzesses pour chialer sur de la merde de pigeon.

Dans le jardin de la cité de la rue Monge, une grande araignée rouge tissait sa toile de corde à l'assaut d'un poteau noir. Un navire échoué sur le dallage de brique attendait ses petits marins pour une croisière immobile, la croisière de l'enfance dont nul ne revient jamais. A deux pas, le terrain de foot était désert sous les grandes verrières de

la cité. Place Vanhoenaker un petit groupe de jeunes jouait au ballon entre les bancs. Rachid en connaissait quelques uns qu'il avait croisés au collège. Il les salua de la main sans s'attarder. Il n'était pas chez lui, pas dans son quartier. Les anciens occupaient l'autre côté de la place, aussi fidèles au poste que les arbres dont la vieille sève se souvient des flonflons et des débats de l'Union.

Un peu plus loin, rue Montesquieu, au milieu d'une pelouse ressuscitée sur les friches d'anciennes courées, un homme retournait la terre avec une bêche. Rachid marqua un temps d'arrêt. Une bêche à la fin du vingtième siècle, une bêche, un homme et deux bras à la veille de l'an deux mille quand on a inventé la charrue, le tracteur et le motoculteur, il fallait vraiment que les Mouloinois soient devenus fous ! Sentant une présence, le jardinier incongru releva la tête et s'essuya le front.

— On va faire un jardin ici, dit-il à Rachid qui ne lui avait rien demandé, un jardin communautaire avec tous les habitants du quartier. On plantera des fleurs, des arbres et peut-être des légumes. Moi, j'aimerais bien faire un petit carré de lin. Ça fait de grandes fleurs bleu-pâle en corolles. Et puis le lin, c'est toute l'histoire du pays.

Rachid fronça le sourcil. Ça devait être un prof, ou quelque chose comme ça, un prof en congé. Il parlait aux gens comme si c'était naturel.

— J'ai plein de graines, continua le jardinier. Je ne pourrai pas tout semer.

Comme il tendait sa main ouverte, Rachid prit les graines et les fourra dans sa poche en marmonnant un merci.

"Ils sont graves, les bouffons de Moulin" pensa-t-il en reprenant sa route. " Je suis sûr que ça ne se fume même pas, sa merde." Il était furieux de ne pas avoir su dire

merci d'une voix claire et simple. Entre gueuler et marmonner, il ne sait plus comment s'y retrouver.

Il poursuivit sa route vers la place Déliot.

Il s'étaient cinq ce soir-là, sur le "L" de Déliot. Le "L", c'est un banc de béton sur la place de l'église qui veillait autrefois sur les filatures et dont il ne reste rien. Le soir, c'était un soir de juin à dégoûter le jeune Rimbaud avec ses dix-sept ans et ses senteurs de tilleuls. En fait de tilleuls, il n'y avait que la respiration rare et verte des taches de pelouse au cœur ouvert des maisons rouges. Les murs offraient leurs couleurs au soir qui venait. Il y en avait des noirs de fumées, des blessés à la pelle mécaniques, les uns peints, les autres sans apprêt. Beaucoup de façades étaient aveugles, aux fenêtres murées de parpaings gris. Dans un claquement de fer et de caoutchouc, un petit dévala en rollers les marches de la faculté de Droit toute neuve. Une grande clameur monta des fenêtres de la cité proche. Goal ! Ils étaient vingt-deux à jouer dans la lucarne de la télévision. Vingt-deux qui couraient après le ballon, des millions qui regardaient. Cela ressemblait à l'avenir. C'était un soir de juin où l'avenir faisait froid dans le dos. Rachid hésita à aborder le groupe et se tint à distance pour en saisir la conversation.

— Avant, disait le plus vieux, on allait jouer dans la friche de la filature. Il y avait des machines noires et des bottes de lin toutes molles. On en tirait des balles pour faire des bagarres. Il y avait aussi une grande dalle de ciment très lisse et très brillante quand il avait plu. Les patins roulaient si vite qu'on sentait le vent même quand il n'y en avait pas.

Les autres hochaient la tête en silence. Ils connaissaient et rumaient leurs souvenirs comme un vieux chewing-gum au goût lointain.

— Avant, continuait le plus vieux, on allait jouer dans la maison abandonnée au coin de la rue Courmont. Il faisait noir et ça faisait peur. Un jour, j'ai failli passer à travers le plancher.

Les autres rigolent. Ils se souviennent aussi. Avant, c'est toujours le bon temps.

— Maintenant, commence un autre... Mais le plus bavard continue à sa place.

— Maintenant, c'est tout pour les étudiants. Et demain, ils finiront par nous mettre dehors de nos maisons pour loger des bourgeois à notre place.

Au coin de la rue, la façade du vieux café tapissée de billets de Monopoly semble acquiescer. Ils sont cinq, immobiles, sur le "L" de la place Déliot et ils se taisent. Le plus vieux a épuisé la réserve de ses souvenirs. Il faut dire qu'il a à peine douze ans.

Rachid comprit que ceux-là, bien qu'ils ne soient pas de Belfort, portaient au creux du ventre une boule qui ressemblait à la sienne. Il approcha. Les gamins se turent plus fort à son arrivée. Rachid était un grand, un grand de Belfort, mais on ne pouvait tout de même pas décamper à cinq devant un seul, même s'il était grand, et de Belfort. Il y allait de l'honneur de la place.

— Salut, dit Rachid.

Les cinq marmonnèrent un bonjour entre leurs dents.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Rien, répondit le plus téméraire pour couper court. On discute. C'est interdit ?

— C'est vrai qu'il n'y a rien ici, reprit Rachid. Ça craint...

— Ça craint pas ici, le coupa aussitôt le moins petit des cinq avec une pointe de colère dans la voix. A Belfort ça craint. C'est le Bronx, la drogue et tout. Ici, c'est cool. On a la fac, les étudiants, les fêtes, avec un chapiteau, même ! C'est pas la zone, ici.

Rachid sourit sans se moquer. L'espace d'un instant, il lui sembla que sa boule avait un peu fondu dans sa gorge. On ne débîne jamais sa cité devant un étranger, ce serait comme traiter sa mère. Les cinq, encouragés par le sourire du grand de Belfort se mirent alors à parler d'un théâtre, d'une bibliothèque, de l'école ouverte Gaston Berger qui est super. Tout en haut de la Filature où les appartements sont super top, il y avait une grande salle pour les majorettes et une fille qui faisait construire des délires avec des bouts de n'importe quoi qui devenaient super beaux quand on savait les mettre ensemble. Ali, c'était le nom du plus grand, gardait même chez lui le moulage de sa main avec un doigt qui disait "Fuck you". Elle était cool, la fille, ça l'avait fait marré.

— Et sous la bibliothèque ajouta le plus jeune qui devait avoir sept ou huit ans, il y a une machine à remonter le temps.

— Une machine à remonter le temps ? Vous fumez quoi à Déliot ? Des pétards de lin ?

Pour le coup, Rachid ne chercha plus à retenir son rire. A chaque fois qu'il riait, c'était magique, la boule diminuait.

— Ça, je veux voir, dit-il.

Les cinq l'accompagnèrent dans le bas de la Filature où trônait effectivement une grosse machine de fer avec un grosse cuve rouge et une grande roue jaune. Le petit posa la main sur un petit cylindre.

— Tu tournes dans ce sens, tu vas dans le passé. Tu tournes dans l'autre sens, tu vas dans le futur.

— Va pour le passé, décida Rachid. Pour l'avenir, ça me fout les boules.

— Six...cinq... quatre... trois... deux... un...zéro, compta le gamin.

Le cylindre parfaitement huilé tourna dans le silence. Quand il arrêta sa course un homme se tenait derrière eux, un petit homme à moitié chauve avec une moustache sous le nez et deux yeux qui tournaient comme des billes de loto. Il aurait fallu être extrêmement savant pour deviner de quelle époque il venait. Rachid vérifia qu'il ne restait pas sur ses doigts un peu de la poussière des graines du jardinier de Montesquieu qu'il aurait respiré par mégarde. L'homme commença à parler.

Quand les moulins de Moulins cessèrent de tourner leurs ailes dans le vent - c'était il y a si longtemps que seuls les savants qui traquent les caprices du temps dans les livres et les archives peuvent en parler aujourd'hui, bien des Moulinois s'assirent comme vous sur les bancs de bois et soupirèrent que le pays allait mourir, que l'avenir avait émigré sous d'autres cieux et que plus rien ne serait plus jamais comme avant. Pourtant, le temps qui se moque des hommes comme des moulins n'en continua pas moins son chemin. Il finit par donner tort et par donner raison aux hommes des bancs, comme il fait à chaque fois que l'on s'aventure à prédire la fin du monde. Plus rien ne fut comme avant, mais l'avenir s'installa au pays. A la place des tours de pierre avec leurs ailes de bois et de toile, on vit bientôt se dresser d'imposants châteaux de brique où l'on enferma d'énormes machines à vapeur dont le cliquetis de métal dépassait en

vacarme celui de cent mille moulins par grand vent. Le lin qui venait naguère par charrettes et dont les meuniers tiraient de l'huile, arrivait à présent par trains entiers en énormes balles qu'on enfournait dans les usines insatiables. Il en sortait en fils et en bobines par trains entiers qui courraient au Sud, au Nord, à l'Est et à l'Ouest, jusqu'à la mer et de l'autre côté du monde. Il fallait tant de bras au cardage, tant de mains au rendivage, tant de doigts au dévidage et au filage, que ceux d'ici n'y suffirent bientôt plus. On en fit venir des campagnes, de toute la Flandre, de Picardie et de la côte. Il en vint qui parlaient des langues étrangères, d'autres qui priaient Dieu les jours de semaine, des blonds et des bruns, Polonaises du Pas-de-Calais, Arabes des houillères, des femmes et des enfants, des enfants et des femmes, deux bras chacun, deux mains à chaque bras et cinq doigts à chaque main. C'est à cette époque que l'araignée prit possession du pays. L'araignée Le Blan, l'araignée Wallard, l'araignée Puoiller-Longuet. Elle tissait sa toile sur le monde et engloutissait le lin et les mains de toute la région. C'était il y a si longtemps que seuls les vieux qui se souviennent des histoires que racontaient leurs grands parents en parlent encore. C'était le bon temps, dit-on...

On s'entassait à dix dans une pièce, cent dans une courée. On était si pauvre qu'il fallait être gai. On avait si peu de temps pour vivre qu'on n'allait pas le gâcher à se plaindre. Le dimanche ne revenait qu'une fois par semaine. C'était la fête dès l'arrêt des machines, la fête comme la grande goulée d'air frais qu'avale le naufragé quand, entre deux vagues de semaine, il parvient à sortir la tête de l'eau. L'accordéon du dimanche remplaçait le vacarme des machines, la bière à flot les grandes cuves où trempait le lin, la petite robe à fleur et les souliers de danse faisaient oublier la blouse et les grosses bottes

ouvrières. Les mots qu'on se chuchotait à l'oreille sur le trottoir de l'Union en sortant de la séance de cinéma était plus doux que les ordres des chefs sous les verrières. C'était vraiment le bon temps. La filature offrait pour le même prix le travail et la pauvreté. Les Moulois y ajoutait la fête en supplément. C'était l'âge d'or de Moulin et la fortune de l'araignée s'affichait aux belles façades du centre de Lille, de la Madeleine et de Mons en Baroel.

Quand s'arrêtèrent un beau jour les machines - c'était il n'y a pas si longtemps que les vieux sur les bancs s'en souviennent encore, quand elles s'arrêtèrent de mouliner pour toujours les unes après les autres, un grand silence tomba sur les courées et sur les places. Les Moulois ne furent pas longs à comprendre que le lundi sans travail n'aurait jamais le goût des dimanches. L'araignée avait délaissé le pays pour d'autres fortunes, d'autres richesses. Elle emporta le travail et, bonne fille, laissa la misère. Elle laissa aussi des quantités d'hommes et de femmes, deux bras chacun, deux bras ballants, une main à chaque bras, deux mains vides et cinq doigts à chaque main, cinq doigts qui se serraient, le pouce par-dessus. Chacun sentit alors au fond de sa gorge ou au creux de son ventre la boule de lin que l'araignée a légué au pays.

A ces mots, l'homme roula des yeux et disparut d'un geste de la main comme les magiciens de baraques foraines.

"Enculés de patrons" ragea Rachid entre ses dents. Il se moquait bien à présent de savoir qui était l'homme qui venait de lui parler. Un fou, un magicien, un clown, sauf qu'il n'était pas drôle, peu importait. Maintenant il savait. C'était de là que venait la boule que

ceux de Belfort s'épuisait à cracher en gueulantes au pied des cages d'escaliers, à dissoudre dans les poudres de Docteur Slim. C'était la même boule que les vieux tentaient de noyer dans la bière, encore elle qui serrait la poitrine de ceux qui voyaient monter les bulls et les pelles contre leurs maisons. C'était l'araignée aussi qui emprisonnait de ses fils chacun dans sa courée, chacun dans sa rue, chacun dans sa cité comme autant d'étrangers dans son propre pays, chacun dans sa solitude. Mais alors, elle n'était pas à lui, cette boule. Ce n'était pas lui la rage et la déprime, ce n'était pas obligatoirement lui, comme la couleur de ses yeux et de ses cheveux. C'était le legs de l'araignée et il faudrait bien qu'un jour elle revienne récupérer ce qu'elle avait oublié dans le quartier, l'araignée Le Blan, l'araignée Wallard, l'araignée Pouiller-Longuet. Et il ne fallait pas croire qu'on allait se contenter d'attendre le retour de l'avenir en ressassant des souvenirs sur les bancs. Maintenant que Rachid avait trouvé le fil de la pelote qui lui nouait la gorge depuis si longtemps, il avait envie de le dévider tout entier, de parler, parler, parler...

Il fila en courant en abandonnant Ali et ses amis, traversa en trombe le hall désert de l'université où une fille cherchait son nom sur les listes d'examens. Elle sursauta à son approche.

— Je t'ai fait peur, demanda Rachid.

— Non, non, balbutia la fille en cherchant à l'horizon une casquette de vigile.

— Excuse-moi, dit Rachid. C'est pas pour toi la peur. Il faut que je la garde. Il faut que je la garde pour l'araignée. C'est bien que vous soyez là, vous, les étudiants.

Il laissa la fille éberluée dans le hall désert. Évidemment, elle allait raconter partout qu'à la fac de Moulins on tombait sur des dingues. Il aurait fallu revenir vers elle, tout lui raconter, lui expliquer. Il n'était pas prêt. Pas encore. Il arriva essoufflé à Belfort. Trois hommes accroupis s'affairaient autour d'une petite structure de matière plastique sur la pelouse qui a remplacé de bâtiment des Dix-Huit Ponts. La petite bande du match les entourait.

— Qu'est-ce que c'est, demanda Rachid?

— Des agronomes ou un truc comme ça. Ils ont fait des études pour trouver des plantes qui peuvent pousser ici. Ils vont mettre du tabac.

Rachid approcha d'un homme en blouse blanche.

— S'il vous plaît, monsieur, les gens qui font des études pour savoir quels genre d'humains sont capables de vivre ici, ça s'appelle comment ?

— Je ne sais pas hésita l'homme un peu surpris. Des sociologues, peut-être.

— C'est à la fac qu'on apprend ?

— Oui.

— Alors, moi, j'irai, à la fac. Je serais sociologue, et je leur dirai.

A la maison, la mère était rentrée du procès de ceux de Belfort.

— Il a pris combien, Nourredine ? demanda Rachid.

— Ton frère a pris six mois, répondit sa mère, mais dans un hôpital. Le juge m'a dit qu'ils allaient le soigner.

— Tant mieux, dit Rachid. On ne sera pas trop de deux quand il sera guéri pour se débarrasser de l'araignée et des dealers qui bossent pour elle.

— Rachid, blêmit la mère, pas toi, s'il te plaît, pas toi.

— T'inquiète pas maman, j'ai rien pris. C'est de la bonne colère. Il me faudrait un pot pour planter des graines. Je te jure, ce n'est pas du shit, c'est du lin. Ça fait des grandes fleurs bleu-pâle en corolles. J'aimerais bien savoir si ça peut pousser ici.

© Dominique Lemaire 1998